

# ICI MIEUX QUE LA-BAS OCTOBRE-FEU !

**A**u beau milieu du tumulte, entre détonations et lazzis, on se demandait quels fruits naîtraient de cet arbre à la sève de sang et comment ils seraient vingt ans plus tard. Eh bien, voilà !... Processus démocratique ? Pluripartisme ? Libertés ? Erreur d'aiguillage ! Même climat ou presque, ou pire, avec 200 000 morts derrière, et combien devant ? Les gamins d'alors, qui ont échappé à la mort, ceux qui ont survécu à la torture, à la déglutition et à la dépression, sont devenus des adultes et ils sont un peu paumés dans ce monde qui s'égare, mais pas pour tout le monde. Le pays, lui, a pris un sérieux coup d'ancien dans la régression, et les mêmes sont au pouvoir — ou «leurs semblables, leurs frères» ! On tourne la page ?

Un pouvoir qui a la démangeaison de la «célébrité» — action de célébration compulsive — comme le nôtre, prompt à oindre d'huile sacrée n'importe quel événement au point de faire, comme dit l'autre, un régime avec des dates, pose un voile pudique sur l'une des plus grosses machinations politico-policières de la jeune mais néanmoins tourmentée histoire de l'Algérie indépendante. Pour une fois qu'une manipulation trouve un écho au point d'être récupérée par les jeunes

eux-mêmes, on laisse filer l'occase. Dommage ! On devrait étudier dans les écoles de police le syndrome d'Octobre pour comprendre comment les jeunes adolescents excédés par la malvie, le chômage, les injustices, le no future à la sauce harissa, les brimades, les frustrations récupèrent ce que les flics pensaient être une excitation et une récupération de leur mécontentement social. La mise en abîme est vertigineuse. Le marionnettiste ne comprend pas pourquoi la marionnette bouge pour de vrai et contre lui ! C'est que le ras-le-bol était épais comme la morgue des gouvernants !

Selon que l'on ait été d'un côté ou de l'autre des barricades, on n'a pas vu les mêmes choses de ces journées émeutières. Dans un livre coordonné par notre ami Sid-Ahmed Semiane édité par *Le Matin* en 1998 pour les dix ans d'Octobre 1988, les acteurs chargés de la gestion sécuritaire ou politique de ces journées sanglantes étaient d'accord entre eux sur un seul point : ce sont les autres, pas nous !

Pour le reste, chacun a vu ce qu'il a voulu voir. Khaled Nezzar, général-major et chef du Commandement terrestre, chargé de rétablir l'ordre : «On ne savait pas.» Seul Dieu sait tout, on sait. El

Hadi Khediri, ministre de l'Intérieur, à propos des tirs à balles réelles qui ont fait en vérité 500 morts et non les 176 du bilan officiel dégraissé un max : «La police n'était pas équipée en balles en caoutchouc.»

Misère ! Larbi Belkheir, secrétaire général à la présidence de la République : «Il n'y a pas eu de complot.» Puisque vous le dites ! Lakehal Ayat, chef de la DGPS : «On sait qui a mis le feu aux poudres.» Fallait le dire à Belkheir et Nezzar !

Du coup, on ne sait pas s'ils savaient et quoi. On entendrait chanter les chaises musicales. Quand le drame est devenu tragédie et quand l'armée a fait parler la poudre contre des gosses en colère, tout le monde se défile. Heureusement, pour ce beau linge, que Chadli assume. Il proclame tout assumer.

Tout : le traumatisme de voir l'armée du peuple tirer sur les enfants du peuple, les morts comme le signe d'une cassure irrémédiable, la torture et cette phrase qu'il prononce quelques jours avant le big bang social : «Ceux qui ne sont pas satisfaits de notre façon de gérer le pays n'ont qu'à quitter l'Algérie.» Incitation démocratique à la hargne !

De l'autre côté du bâton, de la cosse ou de la balle fratricide, tout le monde a,

par contre, vu la même chose.

Dès les premiers balbutiements de l'ère Chadli et sa libéralisation de bazar, la rue n'a jamais caché en avoir plein la patate : Printemps berbère de 1980, Constantine 1986, multiples émeutes à Oran, Alger...

Il ne se passait pas une année sans que cela éclate quelque part. Au lieu d'écouter la plainte du peuple qui gronde, bien au chaud dans leurs bulles insonorisées, affairés à peigner leurs privilèges, les grands, moyens et petits timoniers du bateau qui coulait se faisaient la guerre. Les luttes de clans entre les défenseurs du «socialisme de la mamelle» théorisé par Nourredine Boukrouh et les tenants du «libéralisme de la mamelle» libre de droit, se jetaient la pierre en portant régulièrement leur guerre de privilèges dans la rue comme un gouvernement démocratique porte régulièrement ses débats devant un parlement. On a vu ou su les mêmes choses. Les militants et sympathisants du PAGS avaient été arrêtés la veille et torturés à titre préventif puisqu'on les accusait de troubles qui n'avaient pas lieu. Pour le sens politique de ces événements, il faut lire l'excelente analyse de Sadek Hadjerès. On a vu aussi les manifestations de col-



Par Arezki Metref  
arezkimetref@free.fr

légiens et lycéens infiltrés probablement par des provocateurs au service d'un clan du pouvoir qui les faisaient dégénérer en saccages des symboles de l'Etat.

La passivité, au début, des forces de sécurité avait de quoi troubler la lisibilité des événements. Puis le chaos s'est installé avec ce crépitement douloureux d'un feu qu'on attise et qui brûle la jeunesse du pays pour que des clans se débarrassent les uns des autres.

Vingt ans après, l'incendie continue : d'un côté, il consume les forces vives et de l'autre, il réchauffe et éclaire des camarillas de gardiens de derricks dont la soif est absolument inextinguible.

A. M.

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[laalamhakim@hotmail.com](mailto:laalamhakim@hotmail.com)



## LA TRÈS COMMUNE SOLIDARITÉ !

Crise financière mondiale. L'Algérie épargnée...

...par la vérité !

Depuis le drame de Ghardaïa, une catastrophe qui n'a rien de naturelle, y a un mot qui me sort par les trous du nez comme sortirait la rage en jets puissants des naseaux du taureau que je ne suis pas. SOLIDARITÉ ! Il est balancé à toutes les sauces. «Formidable élan de solidarité» «La solidarité s'est aussitôt mise en branle» «Un élan de solidarité ininterrompu» «La solidarité proverbiale des Algériens s'est une nouvelle fois exprimée». C'est dit et c'est écrit de telle sorte que l'on pourrait croire que quelque part, dans les limbes de nos esprits retors, nous aurions douté un instant de la solidarité de notre peuple. M'enfin ! Personne n'en doute. Les Algériens sont solidaires. Pas moins qu'un autre peuple touché par un drame d'une telle ampleur. Pas forcément plus, non plus. Les «convainqueurs» patentés insistent lourdement. En plus de la solidarité servie à profusion, ils nous assurent que tous les moyens humains et matériels ont été mis en œuvre dans la vallée du Mzab, que des renforts en pompiers et en engins de déblaiement ont été acheminés vers les zones sinistrées et

que des convois de nourriture, de médicaments et de couvertures sont en route, sinon déjà arrivés. Mais je veux mon n'veu ! Encore heureux que les pompiers soient su place ! Où est l'information dans le fait que le pompier aille là où le pompier doit aller ? Tant qu'à faire aussi dans les portes ouvertes défoncées, saluons la présence des gens de la Sonelgaz qui sont en train de rétablir le courant et le gaz, ceux de l'eau qui réparent les canalisations d'eau potable, leurs collègues de la poste qui reconnectent toute la vallée au monde extérieur et les cantonniers qui redonnent un visage urbain à une ville dévastée. En fait, dans ce genre de catastrophe non naturelle (Oui ! Oui ! Je sais, j'insiste), la bifurcation par la bretelle de la solidarité permet à ceux qui nous gèrent — ou plus exactement qui ne nous gèrent pas — d'esquiver la seule question que nous puissions leur poser dans ces moments-là : est-il normal que 33 Algériennes et Algériens meurent de la crue d'un oued en 2008 ? D'accord ! Des rivières débordent partout dans le monde. Mais y a que dans de rares pays que de telles crues tuent 33 personnes. Des pays mal gouvernés. Non gouvernés. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.